

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Celle-ci s'était redressée brusquement dans un effort énergique :

— Pardonnez-moi, ma faiblesse et le trouble que je vous ai causé. Le coup a été si subit que je n'ai pas été maîtresse de mon émotion.

— Qu'ils soient heureux, soupira-t-elle.

Puis elle se releva pour sortir.

M. et Mme Rosewood n'eurent pas le courage de la retenir. Quel lui dire ? Ils sentaient bien qu'il y a des consolations vaines qui ne valent pas le silence.

Quand elle fut sortie :

— Comme elle l'aime, fit Mme Rosewood. Quel dommage !

— C'est vrai, répondit le mari, mais ce qui est fait est fait ; nous ne pouvons l'empêcher, et le mieux, à mon avis, et d'en prendre philosophiquement notre parti.

C'est ce qui arriva bientôt. La première émotion passée, il sembla aux époux Rosewood qu'ils venaient d'être soulagés d'un grand poids. La question de l'avenir de leur fils venait d'être enfin résolue suivant son désir. Et puisque lui était satisfait, pouvaient-ils ne pas l'être ? Ils n'étaient pas de ces parents qui s'arrogent le droit absolu d'arranger à leur gré l'avenir de leurs enfants, sans tenir compte des préférences de ceux-ci. La race anglaise laisse à ce sujet beaucoup de liberté aux enfants. Au fond M. Rosewood était enchanté. Il n'aurait jamais osé rêver pour son fils un mariage aussi brillant. Quant à Mme Rosewood, son seul regret était d'avoir cru ce mariage impossible et d'avoir encouragé les sentiments d'Annie ; mais ce regret s'évanouissait peu à peu devant le fait accompli, irréparable, et elle ne pouvait se dissimuler que ce mariage flattait à la fois son orgueil et son ambition, tout en donnant satisfaction à toutes ses tendresses de mère.

Mme Spencer en lisant la lettre laissée par sa fille avait jeté les hauts cris. La méchante fille qui contrecarrait ainsi brutalement tous les projets de ses parents ! Puis, elle se rappela qu'elle-même avait été sur le point d'en faire autant parce que son père et sa mère ne voulaient pas entendre parler de son mariage avec M. Spencer. Ils avaient cédé à son amour obstiné. Elle avait été heureuse, très heureuse, elle l'était encore. Son plus grand malheur était que le Ciel ne lui eût pas donné d'enfant ; elle en avait adopté une, et s'était tant attachée à elle qu'elle la regardait comme sienne. En pensant à tout son bonheur, elle se disait malgré elle que les parents n'ont pas toujours raison, qu'ils peuvent se tromper en croyant faire le bonheur de leurs enfants. Maintenant elle désirait franchement s'être trompée, voulant bien que Marguerite et celui qu'elle avait choisi fassent heureux, comme elle-même l'avait été et comme elle l'était toujours.

Elle n'eut même pas la pensée de courir après les fugitifs. Le bateau, le *Stanley*, ne faisait que des voyages très irréguliers, à cause des bourrasques de neige qui l'empêchaient de reconnaître son chemin. Le gouvernement fédéral s'était assez fait tirer l'oreille pour accorder ce bateau aux habitants de l'île du Prince Edouard, isolés du continent et enfermés l'hiver dans une ceinture de glace ; il avait recommandé au capitaine d'être fort prudent, de sorte que celui-ci ne s'aventurait jamais par un temps menaçant. D'ailleurs, le bateau était retenu à Pictou, depuis quelques jours, pour des réparations urgentes. Quant au voyage par les caps, il était probable qu'il se ferait le

lendemain, mais rien n'était moins sûr. Le temps chargeait si vite en cette saison. Dans tous les cas, il serait trop tard. Le premier soin de nos fugitifs serait certainement de s'enfuir aux États-Unis, Dieu sait où, et chercher un ministre qui les marierait immédiatement.

Alors, voyant l'inutilité de ses efforts, Mme Spencer se résigna au fait accompli. Mon Dieu ! si elle avait su, elle n'aurait pas fait tant d'opposition au désir de Marguerite ; elle l'aurait laissée libre de son choix et elle l'aurait unie à l'objet de son amour ; elle aurait ainsi évité un incident qui allait faire clabauder bien des langues. Enfin, tout cela s'arrangerait.

M. Spencer prit la chose avec une calme philosophie. Il ne parut ni étonné ni ému.

— Ma foi, dit-il simplement à sa femme, je me doutais bien que ton opposition les amènerait à une semblable mesure.

Sa femme le regarda bien dans le blanc des yeux. Si elle ne l'eût mieux connu, elle l'eût accusé de complicité.

Puis, ne perdant pas un instant sa présence d'esprit :

— Cette affaire m'impose le devoir de faire des visites. J'y vais sans plus tarder.

— Va, fit sa femme, tout simplement.

Et il partit.

M. Rosewood ne fut pas étonné de voir entrer chez lui M. Spencer.

Bien qu'ils se connussent très peu, les deux hommes se serrèrent cordialement la main. Il y a des situations qui rapprochent, et ils s'étaient compris du premier coup.

— Vous savez sans doute ce qui m'amène chez vous, M. Rosewood, dit M. Spencer.

— Oui, monsieur, l'enlèvement de votre fille. Veuillez bien croire, monsieur, que ma femme et moi nous y sommes complètement étrangers.

— Bien plus, ajouta Mme Rosewood, qui entra en ce moment, je puis vous assurer que pour mon compte j'ai fait à mon fils une opposition des plus sérieuses.

— Inutile de chercher à vous disculper, madame, dit M. Spencer en lui présentant galamment la main ; je sais tout ce que vous avez fait. Il ne pourrait en aucune façon entrer dans ma pensée de vous blâmer d'avoir encouragé votre fils à courtiser ma fille. Je le connais et je sais l'apprécier. C'est un garçon sage, sérieux, travailleur, qui, j'en suis persuadé, rendra Marguerite heureuse. Que peut-on demander de plus ? Il est vrai que sa mère avait sur elle d'autres vues. Les parents et les enfants, vous le savez, ne sont pas toujours d'accord. Maintenant, je viens vous dire que ma femme et moi nous acceptons la situation telle quelle est.

— Oh ! monsieur, c'est trop d'honneur, s'écria M. Spencer.

— Non, non, l'honneur est réciproque.

Ainsi, tout le monde prenait son parti des événements ; seuls, Henri et Annie se désolaient.

XVI

UN ONCLE D'AMÉRIQUE

Dans l'après-midi, une voiture s'arrêta devant la maison de M. Rosewood. Un homme en descendit et alla frapper à la porte.

Ce fut Mme Rosewood qui vint le recevoir. Elle le fit entrer dans le grand salon.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la figure énergique et fraîche. Il portait toute sa barbe, à peine grisonnante. Sa mise était soignée, mais sans recherches, comme il convient à un homme sérieux. C'était un étranger.

— Madame, dit-il, vous êtes bien Mme Rosewood ?

— Oui, monsieur.

— Je suis inconnu de vous. Je viens du cap Traverse.

— Ah ! ne put s'empêcher de s'écrier Mme Rosewood.

Elle pensait que cet étranger avait quelques nouvelles à lui apporter de son fils.

— Vous avez vu mon fils ?

— Non, madame, mais je viens ici pour le voir.

— Je pensais que vous m'apportiez de ses nouvelles.

— Non, madame, au contraire, je viens vous en demander.

— Alors, je ne m'explique guère le but de votre visite. Excusez mon impatience, monsieur.

— D'autant plus, madame, que moi-même j'ai hâte de savoir où est votre fils, votre fils adoptif, n'est-ce pas, madame ?

A cette question inattendue qui venait de découvrir subitement un des coins les plus secrets de son cœur, Mme Spencer se sentit pâlir affreusement. Quel était donc cet homme ? Toute sa physionomie respirait la franchise et inspirait la confiance.

— Oui, monsieur, dit-elle simplement.

— Eh bien, je suis son oncle.

— Son oncle ! s'écria-t-elle, presque épouvantée. Puis, se reprenant :

— Excusez, monsieur, mon étonnement. J'ai toujours considéré cet enfant comme le mien propre. Il le croit lui-même. Dans l'égoïsme de mon amour, je n'ai jamais voulu lui avouer qu'il n'est pas mon fils, de peur de diminuer la force des sentiments qui nous unissent. Je ne savais pas qu'il eût des parents vivants. Encore dernièrement, j'ai cherché à avoir quelques renseignements. C'est peut-être ce qui vous a mis sur la voie. En tout cas, je suis prête à faire abnégation de tous mes sentiments trop égoïstes pour rendre à Alfred sa famille, pour faire son bonheur complet.

— Non, madame. Je le vois, vous êtes une excellente mère. S'il y a un sacrifice à faire, c'est à moi de le faire. Il ignore qui je suis ; il est donc facile de le lui laisser ignorer. Je ne demande qu'à le voir. Vous lui laisserez croire que je suis un vieil ami de sa famille, ce qui suffira à ses yeux pour expliquer l'intérêt et l'affection que je lui porterai.

— Non, non, monsieur, c'est trop de générosité de votre part, et d'ailleurs avant tout l'intérêt de l'enfant.

— Madame, vous vous étonnerez, sans doute, que mes recherches n'aient pas abouti plus tôt, mais je vous assure qu'il n'y a aucunement de ma faute. Ce n'est que bien longtemps après la mort de ma pauvre sœur et de son mari que je l'ai apprise. J'étais leur seul proche parent, et depuis longtemps déjà je ne leur donnais plus de mes nouvelles. Je ne savais pas qu'ils étaient venus en Amérique, et il est fort probable que l'idée de me retrouver n'était pas étrangère à leur voyage. Je ne leur écrivais pas. A quoi bon ? On ne conçoit pas en Europe, qu'on aille en Amérique sans faire fortune ou du moins sans réussir à quelque chose. Ne valait-il pas mieux garder le silence que de les importuner du récit de mes déceptions, de mes lutttes, de mes espérances si souvent trompées ? Du moins je le pensai ainsi. C'est donc seulement il y a quelques années, que me voyant définitivement sur le chemin de la fortune, je me décidai à écrire à ma sœur et à son mari, pour leur faire part de ma bonne situation, les invitant même à me rejoindre pour la partager si le cœur leur en disait. La lettre me fut retournée avec cette terrible mention : Mort. Une lettre l'accompagnait, d'un de mes cousins, disant qu'on me croyait mort moi-même, depuis longtemps. Alors j'eus connaissance du terrible naufrage où ma sœur et mon beau frère avaient péri avec presque tout le reste de l'équipage. Leurs deux enfants, un garçon et une fille avaient été sauvés presque miraculeusement. Ils avaient été adoptés par deux familles. C'est tout ce que l'on en savait. Jugez de mon désespoir. Même quand je n'avais pas de nouvelles de ma sœur et de son mari, je les croyais vivants et je les mêlais à tous mes rêves de fortune et de bonheur dans l'avenir. Maintenant, c'était fini ; je ne leur avais été utile à rien, et dans leurs derniers moments, ils n'avaient même pas eu la consolation de penser que je pourrais veiller sur leurs enfants.

LOUIS TESSON.

A suivre